

CONCOURS DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS DES ÉCOLES

Session 2020

Première épreuve d'admissibilité

Français

Durée : 4 heures

Rappel de la notation :

L'épreuve est notée sur 40 points : 11 pour la première partie, 11 pour la deuxième et 13 pour la troisième ; 5 points permettent d'évaluer la correction syntaxique et la qualité écrite de la production du candidat.

Une note globale égale ou inférieure à 10 est éliminatoire.

Ce sujet contient 7 pages, numérotées de 1/7 à 7/7. Assurez-vous que cet exemplaire est complet.

S'il est incomplet, demandez un autre exemplaire au chef de salle.

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout document et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

L'usage de la calculatrice est interdit.

N.B : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc.
Tout manquement à cette règle entraîne l'élimination du candidat.

Si vous estimez que le texte du sujet, de ses questions ou de ses annexes comporte une erreur, signalez lisiblement votre remarque dans votre copie et poursuivez l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

PREMIÈRE PARTIE : question relative aux textes proposés

Dans le corpus proposé, vous étudierez les rapports de l'homme à la nature.

TEXTE 1

Émile ZOLA, *La Faute de l'abbé Mouret*, chapitre VII (1875).

Ce roman raconte l'histoire de l'abbé Serge Mouret, qui découvre la sensualité auprès d'Albine dans le cadre du Paradou, domaine longtemps laissé à l'abandon.

Quand il se retrouva en plein soleil, il eut un sourire de joie. Enfin, il vivait ; il n'était plus cette plante soumise aux agonies de l'hiver. Aussi, quelle reconnaissance attendrie ! Il aurait voulu éviter aux petits pieds d'Albine la rudesse des allées ; il rêvait de la pendre à son cou, comme un enfant que sa mère endort. Déjà, il la protégeait en gardien jaloux, écartait les pierres et les ronces, veillait à ce que le vent ne volât pas sur ses cheveux adorés des caresses qui n'appartenaient qu'à lui. Elle était blottie contre son épaule, elle s'abandonnait, pleine de sérénité.

Ce fut ainsi qu'Albine et Serge marchèrent dans le soleil, pour la première fois. Le couple laissait une bonne odeur derrière lui. Il donnait un frisson au sentier, tandis que le soleil déroulait un tapis d'or sous ses pas. Il avançait, pareil à un ravissement, entre les buissons fleuris, si désirable que les allées écartées, au loin, l'appelaient, le saluaient d'un murmure d'admiration, comme les foules saluent les rois longtemps attendus. Ce n'était qu'un rêve, souverainement beau. La peau blanche d'Albine n'était que la blancheur de la peau brune de Serge. Ils passaient lentement, vêtus de soleil ; ils étaient le soleil lui-même. Les fleurs, penchées, les adoraient.

Dans le parterre, ce fut alors une longue émotion. Le vieux parterre leur faisait escorte. Vaste champ poussant à l'abandon depuis un siècle, coin de paradis où le vent semait les fleurs les plus rares. L'heureuse paix du Paradou, dormant au grand soleil, empêchait la dégénérescence des espèces. Il y avait là une température égale, une terre que chaque plante avait longtemps engraisée pour y vivre dans le silence de sa force. La végétation y était énorme, superbe, puissamment inculte, pleine de hasards qui étalaient des floraisons monstrueuses, inconnues à la bêche et aux arrosoirs des jardiniers. Laissée à elle-même, libre de grandir sans honte, au fond de cette solitude que des abris naturels protégeaient, la nature s'abandonnait davantage à chaque printemps, prenait des ébats formidables, s'égayait à s'offrir en toutes saisons des bouquets étranges, qu'aucune main ne devait cueillir. Et elle semblait mettre une rage à bouleverser ce que l'effort de l'homme avait fait ; elle se révoltait, lançait des débandades de fleurs au milieu des allées, attaquait les rocailles du flot montant de ses mousses, nouait au cou les marbres qu'elle abattait à l'aide de la corde flexible de ses plantes grimpantes ; elle cassait les dalles des bassins, des escaliers, des terrasses, en y enfonçant des arbustes ; elle rampait jusqu'à ce qu'elle possédât les moindres endroits cultivés, les pétrissait à sa guise, y plantait comme un drapeau de rébellion quelque graine ramassée en chemin, une verdure humble dont elle faisait une gigantesque verdure.

TEXTE 2

Arthur RIMBAUD, « Aube », *Illuminations* (1873).

AUBE

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall¹ blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. À la grand'ville, elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et, courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil, il était midi.

TEXTE 3

Michel TOURNIER, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* (1967).

Il² s'endormit. Quand il rouvrit les yeux et se laissa rouler sur le dos, le soleil déclinait. Le vent passa dans les herbes avec une rumeur miséricordieuse. Trois pins nouaient et dénouaient fraternellement leurs branches dans de grands gestes apaisants. Robinson sentit son âme légère s'envoler vers une lourde nef de nuages qui croisait dans le ciel avec une majestueuse lenteur. Un fleuve de douceur coulait en lui. C'est alors qu'il eut la certitude d'un changement, dans le poids de l'atmosphère peut-être, ou dans la respiration des choses. Il était dans l'*autre île*, celle qu'il avait entrevue une fois et qui ne s'était plus montrée depuis. Il sentait, comme jamais encore, qu'il était couché sur l'île, comme sur quelqu'un, qu'il avait le corps de l'île sous lui. C'était un sentiment qu'il n'avait jamais éprouvé avec cette intensité, même en marchant pieds nus sur la grève, si vivante pourtant. La présence presque charnelle de l'île contre lui le réchauffait, l'émouvait. Elle était nue, cette terre qui l'enveloppait. Il se mit nu lui-même. Les bras en croix, le ventre en émoi, il embrassait de toutes ses forces ce grand corps tellurique, brûlé toute la journée par

¹ Wasserfall : nom allemand désignant une cascade.

² Ce pronom désigne Robinson, héros du roman.

le soleil et qui libérait une sueur musquée dans l'air plus frais du soir. Son visage fermé fouillait l'herbe jusqu'aux racines, et il souffla de la bouche une haleine chaude en plein humus. Et la terre répondit, elle lui renvoya au visage une bouffée surchargée d'odeurs qui mariait l'âme des plantes trépassées et le remugle poisseux des semences, des bourgeons en gestation. Comme la vie et la mort étaient étroitement mêlées, sagement confondues à ce niveau élémentaire ! Son sexe creusa le sol comme un soc et s'y épancha dans une immense pitié pour toutes choses créées. Étranges semailles, à l'image du grand solitaire du Pacifique ! Ci-gît maintenant, assommé, celui qui épousa la terre, et il lui semble, minuscule grenouille collée peureusement à la peau du globe terrestre, tourner vertigineusement avec lui dans les espaces infinis... Enfin il se releva dans le vent, un peu étourdi, salué véhémentement par les trois pins unanimes auxquels répondit l'ovation lointaine de la forêt tropicale dont la toison verte et tumultueuse bordait l'horizon.

TEXTE 4

Céline MINARD, *Le dernier Monde* (2007).

Cosmonaute, Jaume Roig Stevens accomplit diverses missions dans une station spatiale quand l'évacuation est ordonnée. Refusant d'obéir, il demeure seul à bord pendant quelque temps mais le silence radio mystérieux l'incite à rentrer sur Terre. L'espèce humaine a mystérieusement disparu. Seuls restent les animaux.

Les marais, les marais défilaient avec encore ces saloperies d'oiseaux rares, les petites oies des neiges, et toutes ces autres formes de vie à voile en tapons si denses que par endroits quand il lui arrivait d'en lever une troupe entière, le ciel s'assombrissait. Au sol, c'était du stock car qu'il faisait. Il menait la Mercedes comme un gros taureau rétif entre les épaves arrêtées, en slalom tendu, en faisant crisser les pneus et elle tanguait sous la vitesse des changements de direction, comme un gros bateau malmené, une rombière puissante à la souplesse insoupçonnée, une fillette de dix tonnes, vive et molle, un éléphant.

Quand deux cents mètres se dégageaient sans embûche, Jaume Roig regardait défiler les roseaux, les champs de joncs verts, parfaitement horizontaux, seulement troués par les bayous boueux, à peine frisés par le vent. Combien d'alligators, se demandait-il, combien d'œufs de canard, de mocassins à col bleu, combien de poissons-chats à barbiche informe, combien de protonotaires jaunes, de canaris de bazar grouillent dans ce borbier sans allure. Cette vie répugnante, il la sentait malgré lui, malgré la clim de sa voiture de millionnaire, malgré ses vitres légèrement teintées, à travers le son feutré du luxe en marche et contre ses sensations de conducteur balancé par la suspension, il sentait toute la rudesse coupante du tapis de joncs naturel. Sa présence verte trop massive, son mouvement vague, écœurant. Traverser la Sabine National Wildlife Refuge fut presque pire que tout. Les grandes aigrettes dominaient la prairie, hystériques, terriblement blanches et pointues, des poignards d'apparat lancés en vol autonome et bruyantes ! Des oiseaux-mouches violets bourdonnaient comme des guêpes, localement, en bouffées d'électricité et coupaient la route par escadrilles compactes, des hérons tricolores faisaient le guet sur une patte, tous les cent mètres, hiératiques, ne

montrant jamais qu'un profil de coutelas, parfaitement imbéciles. Jaume Roiq en écrasa le plus possible, une trentaine. Mais quand il vit cet horrible agglomérat de choses roses, des spoonbills, avec le bec comme une louche plate et gros mais gros à tomber, il se dit non. Finalement, je n'y vais pas par là.

DEUXIÈME PARTIE : connaissance de la langue

1. Dans cet extrait du texte 1 (Émile Zola), vous identifierez les différentes expansions du nom, vous les classerez selon leur fonction et vous préciserez leur nature.

« L'heureuse paix du Paradou, dormant au grand soleil, empêchait la dégénérescence des espèces. Il y avait là une température égale, une terre que chaque plante avait longtemps engraisée pour y vivre dans le silence de sa force. »

2. Dans cet extrait du texte 4 (Céline Minard), vous relèverez les verbes conjugués, vous identifierez les temps utilisés et vous expliquerez leur emploi.

« Des oiseaux-mouches violets bourdonnaient comme des guêpes, localement, en bouffées d'électricité et coupaient la route par escadrilles compactes, des hérons tricolores faisaient le guet sur une patte, tous les cent mètres, hiératiques, ne montrant jamais qu'un profil de coutelas, parfaitement imbéciles. Jaume Roiq en écrasa le plus possible, une trentaine. Mais quand il vit cet horrible agglomérat de choses roses, des spoonbills, avec le bec comme une louche plate et gros mais gros à tomber, il se dit non. Finalement, je n'y vais pas par là. »

3. Vous expliquerez les différents sens possibles de l'adjectif *naturel*, en vous fondant sur le corpus de phrases ci-dessous.

- a) Les ouragans sont des phénomènes naturels.
- b) Ces chaussures sont en cuir naturel.
- c) Le jeu de cet acteur est naturel.
- d) Il est naturel de redouter la mort.
- e) Don Juan d'Autriche était le fils naturel de Charles Quint.

4. Dans cet extrait du texte 3 (Michel Tournier), vous préciserez le sens de l'adverbe « véhémentement » et vous commenterez son emploi.

« Enfin il se releva dans le vent, un peu étourdi, salué **véhémentement** par les trois pins unanimes auxquels répondit l'ovation lointaine de la forêt tropicale dont la toison verte et tumultueuse bordait l'horizon. »

5. Quels éléments permettent d'affirmer que le texte 2 (Arthur Rimbaud) est un poème ?

TROISIÈME PARTIE : analyse de supports d'enseignement

Support : Extrait de *Lector, Lectrix*, « Apprendre à comprendre les textes narratifs », CM1-CM2-6^e-SEGPA, Sylvie Cèbe, Roland Goigoux (2009).

En vous appuyant sur le document ci-dessous, vous répondrez aux questions suivantes :

1. Quelles difficultés de lecture le texte « Un jeune Égyptien... » peut-il présenter pour des élèves de cycle 3 ?
2. Quelles compétences de lecture les élèves peuvent-ils développer dans ces activités ?
3. À partir des situations pédagogiques proposées, expliquez comment les activités orales peuvent contribuer au développement des compétences de lecture.
4. Quel est le rôle de l'enseignant au cours de cette séance ?
5. Quelles adaptations proposeriez-vous pour des élèves qui rencontreraient des difficultés de lecture ?

Extrait de *Lector, Lectrix*, « Apprendre à comprendre les textes narratifs », CM1-CM2-6^e-SEGPA Sylvie Cèbe, Roland Goigoux (2009).

L'un lit, l'autre pas

- Constituer des tandems [doublettes] d'élèves, voisins de table.
- Annoncer qu'un nouveau fait divers va être affiché.
 - Un seul des deux élèves devra le lire silencieusement. Son partenaire fermera les yeux ou cachera sa tête dans ses bras pour ne pas avoir la tentation d'en faire autant !
 - Les lecteurs devront raconter ce fait divers à leur partenaire.
 - Ensemble, ils devront répondre à un questionnaire écrit, sans possibilité de recours au texte.
- Avant de commencer, rappeler aux lecteurs qu'ils doivent « construire leur film » pour pouvoir le raconter et qu'ils ne devront pas réciter le texte par cœur mais le reformuler.
- Afficher le fait divers « L'Égyptien ».

Un jeune Égyptien d'Alexandrie a donné contre un paquet de cigarettes, à un brocanteur qui depuis s'est volatilisé, le ventilateur détraqué où sa mère cachait les économies de toute sa vie.

- Laisser aux lecteurs le temps de lire le texte plusieurs fois en indiquant qu'ils ne pourront plus y revenir.
- Faire disparaître le texte.
- Demander à chaque lecteur de raconter l'histoire à son partenaire, à voix basse, en précisant que celui-ci peut poser toutes les questions nécessaires pour être certain de bien avoir compris.
- Quand ce dernier est satisfait, ils prennent connaissance du questionnaire suivant auquel ils doivent répondre ensemble.

Exercice n° 8

1. Le jeune Égyptien savait-il que sa mère avait caché ses économies dans le ventilateur ?
.....
2. Pourquoi le brocanteur s'est-il volatilisé ?
.....
.....
3. Numérotez les trois actions dans l'ordre où elles se sont passées dans la réalité.
 - Le jeune Égyptien reçoit un paquet de cigarettes. → n°
 - Le brocanteur se volatilise. → n°
 - La mère cache ses économies. → n°

- Afficher de nouveau le texte et demander à tous les élèves de le lire (ou de le relire).
- Demander à chaque tandem de vérifier ses réponses et de les modifier le cas échéant.
- Quand tous les tandems ont terminé, corriger collectivement selon le scénario « 1^{er} puis 2^e puis tous » (1^{er} tandem, puis un 2^e tandem puis tous les tandems).